

Le cimetière aux Chiens

Pauvre homme, c'était sous une pluie battante, et un linceul de brouillard que ce jour-là, il procédait à l'inhumation de son fidèle compagnon, Bobby. Seuls les cieux gris convoyaient son émotion en recrachant des vapeurs de sanglots réguliers. Une fois la lourde grille d'entrée du cimetière franchie, les larmes le secouèrent à nouveau comme des convulsions à peine maîtrisées. La perte d'un animal de compagnie, c'est toujours une épreuve difficile. Mais passé le choc du décès, il avait fallu se ressaisir et penser à son inhumation.

Alors, il avait bien réfléchi. Faire enterrer son Bobby dans un cimetière pour chiens, c'était une bonne manière d'entretenir son souvenir et de lui faire honneur. Il s'était renseigné en premier lieu sur le coût de l'inhumation d'un chien en cimetière, et sur ses conditions. Et puis, il avait considéré la possibilité de le porter en terre dans son propre jardin. Les règles rendaient l'opération bien plus compliquée : il faut être propriétaire du terrain, le chien doit peser moins de 40 kg, il doit être enterré à au moins 1 mètre de profondeur, et à au moins 35 mètres de toute habitation ou source d'eau, le corps doit être

enveloppé dans un linge adapté, dans une boîte ou dans un cercueil, il faut aussi placer de la chaux par-dessus l'animal avant de l'enterrer. Tout ça lui semblait impossible voire insurmontable. In fine, il avait aussi considéré la possibilité d'entreposer l'urne ou le cercueil de l'animal dans sa propre sépulture, mais cette hypothèse présentait trois inconvénients majeurs, un : il avait peur de précipiter sa propre mort, deux : il ne possédait pas de caveau et trois : quand bien même, aucune plaque commémorative d'animaux ne serait tolérée dans la nécropole.

Alors, il avait bien réfléchi. Il serait donc enterré au Cimetière pour animaux de Carcassonne, 8 Avenue Arthur Mulot, près de son domicile, en bonne compagnie avec d'autres animaux : des chiens bien sûr, mais aussi des chats, des furets, des oiseaux, etc. L'idée que Bobby puisse continuer, après la vie, en communauté le réjouissait. Et puis, un ossuaire pour chiens ressemble en tout point à un cimetière traditionnel. On y croise des habitués bien vivants et tout aussi aléatoires : des chats, des oiseaux, des rongeurs, etc. de jour comme de nuit, et bien énergiques ceux-là. Son repos serait donc non seulement éternel, mais animé et pittoresque.

Alors, il avait bien réfléchi. Après seize ans de vie commune, Il était évident que Bobby avait pris une place énorme dans sa vie. Il était donc légitime de chercher à honorer sa mémoire grâce à une plaque commémorative ou mieux encore une statue angélique. Sur une plaque, on pourrait aussi placer une photographie magistrale avec un témoignage d'amour. Cela faciliterait son travail de deuil. Ce serait une belle manière d'afficher publiquement l'amour qu'il continuait à lui porter et d'entretenir son souvenir.

Alors, il avait bien réfléchi. Malgré de maigres économies, il consacrerait un budget conséquent : 400 € pour faire retirer la dépouille et procéder à l'inhumation, 1 000 € pour l'achat d'une concession, 600 € pour une statue et une plaque agrémentée d'une photo, et enfin 50 € de frais annuels pour l'entretien de la concession. Cela devrait suffire.

Pauvre homme, c'est sous des trombes d'eau incessantes que ce jour-là, il procédait solitaire à l'inhumation de son féal complice, Bobby. Toutes ses cogitations préliminaires s'étaient heureusement transformées en une réussite, tout juste achevée : une sépulture magnifique où trônait une sculpture style Art nouveau, constituée, de volutes rythmées, de formes inventives inspirées de la nature, des arbres, des fleurs, des insectes, et aussi d'oiseaux. Bobby tout vêtu de pierre blanche était enflé de deux ailes supplémentaires, liliales et proéminentes. Un véritable chef d'œuvre. Malgré un regard lointain, le cabot semblait prendre un dernier souffle avant de bondir vers l'éternité. Sous l'averse, l'homme réagissait par un sourire tendre, serein et satisfait. Et puis, le silence environnant se troubla. Il venait de déclencher son baladeur qui jouait la Messe de Requiem en ré mineur, op. 48 de Gabriel Fauré. Une brise légère souffla sur les premières notes comme pour l'aider et lui donner la parole. On vit alors ses lèvres balbutiaient quelques mots.

Tu ne m'en veux pas, Bobby ! La mégère, elle te faisait souffrir toi aussi, avec son obsession de l'erreur et de l'imperfection.

Le Requiem jouait la douceur, l'émerveillement.

Tu me pardonne, car tu te souviens. Elle ne maugréait pas, elle ne ronchonnait pas non plus. Elle

© Jean-Paul Faure

râlait au quotidien et crachait sa haine des autres. Cela avait commencé tout simplement parce que je laissais souvent l'éponge sur l'évier côté grattoir sur le dessus. Pour elle, ce n'était pas une faute, mais LA FAUTE, impardonnable même si tout le reste était propre et en ordre. Le côté humide de l'éponge ne devait pas rester en contact avec le plan de travail. Et toujours dans la cuisine, sa colère préférée, c'était à propos du goupillon. « Ce n'est pas un goupilloonn !, c'est un écouvillon, un é-cou-villon ! ». Alors, elle vitupérait sa définition par strophes saccadées : ancien français escouve - qui vient du latin scopa « balai » - et qui signifie une brosse cylindrique pour nettoyer un objet creux. Cela n'a rien à voir avec le goupilloonn, un instrument liturgique pour asperger l'eau bénite. Je te l'ai dit CENT fois, conspuait-elle.

La musique alternait alors avec une note attaquée fortissimo qui amenait un peu de frayeur et soulignait ainsi la douleur.

Tu me pardonnes, car tu te souviens, Bobby. Sa monomanie de la faute et du défaut la poussait à vomir toujours sa colère à la fin du repas. C'était souvent au moment du fromage, ou plutôt juste avant. Elle me fusillait des yeux. Sans cesse, je lisais dans son regard pétillant la joie stoïque du bourreau. Ce coup-là, c'était le morceau de cantal mal coupé, il restait une fine bande de frometon trop près de la croûte. Et puis elle fulllminait encore : c'est insup-por-ta-ble, tu es un NUUUL. Ce qu'elle ne pouvait pas comprendre, c'est que le dernier morceau c'était pour toi, Bobby.

Le Requiem tempérait, grâce aux instruments à vent : l'espérance et aux violons : l'humilité.

Tu me pardonnes, car tu te souviens. Sa phobie du pataquès et de la maladresse l'emportait dans l'hystérie. Elle huurlait sa rage au volant de la voiture au moment d'aller se promener. Tu sais bien pourquoi ? Je laissais souvent une vitesse enclenchée. Et ça, elle ne le supportait jamais, car elle démarrait sans débrayer. Alors la secousse du démarrage, c'était impardonnable, im-par-do-nnable. La balade s'arrêtait là.

La musique poursuivait son lugubre bercement teinté de passage tantôt délicat et parfois forte.

Tu me pardonnes Bobby, car tu te souviens. Dans le jardin, si elle avait le malheur de marcher sur une crotte, alors toi et moi, on allait se réfugier dans ta niche.

Et puis, devant le caveau ouvert, la pluie diminua et la messe s'acheva en douceur dans la lumière revenue. Une embellie. L'homme se tut après avoir avalé ses larmes adoucies par celles des cieux. Son regard tendre s'était alors figé sur la photographie de la plaque commémorative.

Un œil exercé pouvait à peine déceler un important travail de morphing. C'était une composition de son œuvre. Le pauvre homme était un expert. Il avait mis à profit ses premières études d'informatique, sa maîtrise des techniques : triangulation de Delaunay, spline permettant d'obtenir une transformation d'une image vers une autre. Le travail pointu avait consisté à sélectionner des repères sur la première image, celle de sa femme, les yeux, le nez, et la

bouche, et de sélectionner les abscisses correspondantes sur la deuxième image, celle de Bobby, les globes oculaires, les naseaux et la gueule. Il avait réalisé ensuite la transformation pour passer d'une image à l'autre et générer la photo portrait définitive, le souvenir, la personnification de Bobby. Une prouesse.

Et puis on l'entendit une dernière fois s'exprimer lentement et gravement, syllabe après syllabe.

Tu me pardonnes Bobby...

Je te dois la vérité,

Je l'ai fait disparaître la mégère,

J'ai caché son corps,

là,

dans ton caveau,

tout près de toi.

Dans le cimetière suintant, où caresses et souffrances glissaient sur un dernier aveu, la pluie gouttelait sur le visage de l'homme, comme des petits baisers, comme un dernier adieu de Bobby. L'accalmie lui réchauffa le cœur.

Serein, il relut d'un seul trait l'épitaphe qu'il avait fait graver sur la sépulture, quelques mots empruntés à Gabriel Fauré à propos de son requiem : « Je sens la mort comme une délivrance heureuse ».